

Le Conte du tsar Saltan

Trois jeunes filles sous la fenêtre

Filaient tard dans la soirée.

« Si j'étais tsarine, —

Dit l'une des jeunes filles, —

Pour tout le monde chrétien

Je préparerais un festin ».

« Si j'étais tsarine, —

Dit sa sœur, —

Seule pour le monde entier

Je tisserais du lin ».

« Si j'étais tsarine, —

Dit la troisième sœur, —

Pour notre père le tsar

J'enfanterais un bogatyr ».

À peine eut-elle prononcé ces mots

Que la porte grinça doucement,

Et dans la chambre claire entra le tsar,

Souverain de cette contrée.

Pendant toute la conversation

Il se tenait derrière la clôture ;

Le discours de la dernière, en tout point,

Lui avait plu.

« Bonjour, belle jeune fille, —

Dit-il, — sois tsarine
Et enfante un bogatyr
Pour moi vers la fin septembre.
Quant à vous, chères sœurs,
Sortez de la chambre claire,
Partez à ma suite,
À ma suite et à celle de votre sœur :
Que l'une de vous soit tisseuse,
Et l'autre cuisinière ».
Le tsar-père sortit dans l'antichambre.
Tous se rendirent au palais.
Le tsar ne tarda pas à se préparer :
Ce même soir il se maria.
Le tsar Saltan, pour le festin honorable,
S'assit avec la jeune tsarine ;
Puis les hôtes honorables
Sur un lit d'ivoire d'éléphant
Couchèrent les jeunes époux
Et les laissèrent seuls.
Dans la cuisine rage la cuisinière,
La tisseuse pleure près du métier,
Et elles portent envie
À l'épouse du souverain.
Quant à la jeune tsarine,
Sans remettre les choses à plus tard,
Dès la première nuit elle conçut.

En ce temps-là, il y avait la guerre.
Le tsar Saltan, ayant pris congé de son épouse,
Montant sur son bon cheval,
Lui enjoignit de prendre soin d'elle-même,
Par amour pour lui.
Cependant que, loin de là,
Il combat longtemps et cruellement,
Arrive le terme de l'accouchement ;
Dieu leur donna un fils d'une archine,
Et la tsarine sur son enfant
Est comme une aigle sur son aiglon ;
Elle envoie un messenger avec une lettre,
Pour réjouir le père.
Mais la tisseuse avec la cuisinière,
Avec leur commère la vieille Babarikha,
Veulent la perdre,
Ordonnent d'intercepter le messenger ;
Elles-mêmes envoient un autre messenger
Avec ceci, mot pour mot :
« La tsarine a enfanté dans la nuit
Ni un fils, ni une fille ;
Ni une souris, ni une grenouille,
Mais une bête inconnue ».
Quand le tsar-père entendit
Ce que lui rapporta le messenger,
Dans sa colère il commença à faire des miracles

Et voulut pendre le messenger ;
Mais, s'adoucissant cette fois,
Il donna au messenger cet ordre :
« Attendre le retour du tsar
Pour une décision légale ».
Le messenger part avec la missive,
Et arrive enfin.
Or la tisseuse avec la cuisinière,
Avec leur commère la vieille Babarikha,
Ordonnent de le dépouiller ;
Elles enivrent le messenger jusqu'à la lie
Et dans sa besace vide
Glissent une autre missive —
Et le messenger ivre apporta
Ce même jour un tel ordre :
« Le tsar ordonne à ses boyards,
Sans perdre de temps en vain,
La tsarine et sa progéniture
De les jeter secrètement dans l'abîme des eaux ».
Rien à faire : les boyards,
Ayant pleuré le souverain
Et la jeune tsarine,
Vinrent en foule dans sa chambre à coucher.
Ils annoncèrent la volonté du tsar —
Un sort cruel pour elle et son fils,
Lurent à haute voix l'oukase,

Et la tsarine, à l'instant même,
On la plaça dans un tonneau avec son fils,
On le goudronna, on le fit rouler
Et on le lança dans l'Océan —
Ainsi, dit-on, l'avait ordonné le tsar Saltan.
Dans le ciel bleu les étoiles brillent,
Dans la mer bleue les vagues battent ;
Un nuage traverse le ciel,
Le tonneau flotte sur la mer.
Comme une veuve affligée,
La tsarine pleure et se débat dedans ;
Et l'enfant grandit là
Non pas selon les jours, mais selon les heures.
Un jour passa, la tsarine crie...
Mais l'enfant presse la vague :
« Toi, ma vague, ma vague !
Tu es joueuse et libre ;
Tu clapotes où tu veux,
Tu creuses les rochers marins,
Tu submerges le rivage de la terre,
Tu soulèves les navires —
Ne perds pas notre âme :
Rejette-nous sur la terre ferme ! »
Et la vague obéit :
Aussitôt sur le rivage
Elle déposa légèrement le tonneau

Et se retira doucement.
La mère avec l'enfant est sauvée ;
Elle sent la terre sous ses pieds.
Mais qui les sortira du tonneau ?
Dieu les abandonnerait-il donc ?
Le fils se dressa sur ses jambes,
Appuya sa tête contre le fond,
Fit un petit effort :
« Comment faire ici une fenêtre
Donnant sur la cour ? » — dit-il,
Enfonça le fond et sortit.
La mère et le fils sont maintenant libres ;
Ils voient une colline dans un vaste champ,
La mer bleue tout autour,
Un chêne vert au-dessus de la colline.
Le fils pensa : un bon souper
Nous serait pourtant nécessaire.
Il rompt une branche du chêne
Et la courbe en un arc tendu,
D'une croix il prend un cordon de soie
Qu'il tend sur l'arc de chêne,
Il casse un mince roseau,
L'aiguise en une flèche légère
Et va au bord de la vallée
Chercher du gibier près de la mer.
À peine s'approche-t-il de la mer,

Voilà qu'il entend comme une plainte...
Visiblement la mer n'est pas calme ;
Il regarde — il voit une affaire fâcheuse :
Un cygne se débat parmi les flots,
Un milan plane au-dessus de lui ;
La pauvre bête bat ainsi des ailes,
Trouble l'eau autour d'elle et éclabousse...
Celui-ci a déjà déployé ses serres,
Aiguisé son bec sanglant...
Mais juste alors la flèche siffla,
Elle atteignit le milan au cou —
Le milan versa son sang dans la mer,
Le prince abaissa son arc ;
Il regarde : le milan sombre dans la mer
Et ne gémit pas d'un cri d'oiseau,
Le cygne nage autour,
Picore le méchant milan,
Hâte sa perte prochaine,
Le frappe de l'aile et le noie dans la mer —
Et ensuite au prince
Elle parle en langue russe :
« Toi, prince, mon sauveur,
Mon puissant libérateur,
Ne t'afflige pas que pour moi
Tu n'auras pas à manger pendant trois jours,
Que ta flèche est perdue dans la mer ;

Ce chagrin — ce n'est pas un chagrin.
Je te récompenserai par le bien,
Je te rendrai service plus tard :
Ce n'est pas un cygne que tu as délivré,
C'est une jeune fille que tu as laissée en vie ;
Ce n'est pas un milan que tu as tué,
C'est un enchanteur que tu as abattu.
Jamais je ne t'oublierai :
Tu me trouveras partout,
Mais maintenant retourne-toi,
Ne t'afflige pas et couche-toi ».
L'oiseau-cygne s'envola,
Et le prince avec la tsarine,
Ayant passé ainsi toute la journée,
Décidèrent de se coucher à jeun.
Voilà que le prince ouvre les yeux ;
Secouant les rêves de la nuit
Et s'étonnant, devant lui
Il voit une grande ville,
Des remparts aux créneaux serrés,
Et derrière les murs blancs
Brillent les coupoles des églises
Et des saints monastères.
Il réveille vite la tsarine ;
Elle pousse un cri !.. « Est-ce possible ? —
Dit-il, — je le vois :

Mon cygne s'amuse ».

La mère et le fils vont vers la cité.

À peine ont-ils franchi l'enceinte,

Un carillon assourdissant

S'élève de tous côtés :

Le peuple accourt à leur rencontre,

Le chœur de l'église loue Dieu ;

Dans des carrosses dorés

Une cour somptueuse vient à leur rencontre ;

Tous les acclament bruyamment

Et couronnent le prince

D'un bonnet princier, et le proclament

Chef au-dessus d'eux ;

Et au milieu de sa capitale,

Avec la permission de la tsarine,

Ce même jour il commence à régner en prince

Et reçoit le nom de : prince Gvidon.

Le vent joue sur la mer

Et pousse un petit navire ;

Il file dans les vagues

Sous ses voiles gonflées.

Les navigateurs s'étonnent,

Se pressent sur le petit navire,

Sur l'île familière

Ils voient un miracle en réalité :

Une ville nouvelle aux coupoles d'or,

Un port avec une forte barrière ;
Les canons du port tirent,
Ordonnent au navire d'accoster.
Les hôtes accostent à la barrière ;
Le prince Gvidon les invite en hôtes,
Il les nourrit et les abreuve
Et ordonne de répondre :
« Quel commerce faites-vous, hôtes,
Et où naviguez-vous maintenant ? »
Les navigateurs répondent :
« Nous avons fait le tour du monde,
Nous avons trafiqué de zibelines,
De renards noirs ;
Et maintenant notre terme est venu,
Nous allons droit vers l'est,
Au large de l'île Bouïane,
Vers le royaume du glorieux Saltan... »
Le prince leur dit alors :
« Bon voyage à vous, messieurs,
Par la mer Océane
Vers le glorieux tsar Saltan ;
De ma part, présentez-lui mes salutations ».
Les hôtes repartent, et le prince Gvidon
Depuis le rivage, l'âme triste,
Suit leur course lointaine ;
Il regarde — au-dessus des eaux courantes

Un cygne blanc nage.
« Bonjour, mon beau prince !
Pourquoi es-tu silencieux comme un jour morose ?
De quoi t'affliges-tu ? » —
Lui dit-elle.
Le prince répond tristement :
« La tristesse-me consume,
Elle accable le jeune homme :
Je voudrais voir mon père ».
Le cygne au prince : « Voilà le chagrin !
Eh bien, écoute : veux-tu voler
En mer derrière le navire ?
Sois donc, prince, un moustique ».
Et elle agita ses ailes,
Éclaboussa l'eau avec bruit
Et l'aspergea
De la tête aux pieds.
Alors il rapetissa jusqu'à un point,
Se transforma en moustique,
S'envola et se mit à striduler,
Rattrapa le navire en mer,
Se posa doucement
Sur le bateau — et se faufila dans une fente.
Le vent bruit gaiement,
Le navire file gaiement
Au large de l'île Bouïane,

Vers le royaume du glorieux Saltan,
Et le pays désiré
Est déjà visible au loin.
Voilà que les hôtes débarquent ;
Le tsar Saltan les invite en hôtes,
Et derrière eux vers le palais
Notre hardi compagnon s'envola.
Il voit : tout rayonnant d'or,
Le tsar Saltan est assis dans la salle
Sur un trône et avec une couronne,
Une pensée triste sur le visage ;
Et la tisseuse avec la cuisinière,
Avec leur commère la vieille Babarikha,
Sont assises près du tsar
Et le regardent dans les yeux.
Le tsar Saltan fait asseoir les hôtes
À sa table et les interroge :
« Eh bien vous, hôtes-messieurs,
Avez-vous voyagé longtemps ? Où ?
Va-t-on bien outre-mer, ou mal ?
Et quel miracle y a-t-il dans le monde ? »
Les navigateurs répondent :
« Nous avons fait le tour du monde ;
Outre-mer la vie n'est pas mauvaise,
Mais dans le monde voici quel miracle :
En mer il y avait une île escarpée,

Non habitable, non peuplée ;
Elle gisait comme une plaine vide ;
Un seul petit chêne y poussait ;
Et maintenant s'y dresse
Une ville nouvelle avec un palais,
Des églises aux coupoles d'or,
Des tours et des jardins,
Et y règne le prince Gvidon ;
Il t'envoie ses salutations ».
Le tsar Saltan s'étonne du miracle ;
Il dit : « Si je reste en vie,
Je visiterai l'île merveilleuse,
Je séjournerai chez Gvidon ».
Mais la tisseuse avec la cuisinière,
Avec leur commère la vieille Babarikha,
Ne veulent pas
le laisser passer
Visiter l'île merveilleuse.

« Vraiment une merveille, ma foi, —
Dit la cuisinière en clignant malicieusement de l'œil aux autres, —
Une ville se dresse au bord de la mer !
Sachez que ceci n'est pas bagatelle :
Dans la forêt un sapin, sous le sapin un écureuil ;
L'écureuil chante des chansons
Et ronge sans cesse des noisettes,
Mais ces noisettes ne sont pas ordinaires,
Leurs coquilles sont toutes d'or pur,
Les amandes — émeraude limpide ;
Voilà ce qu'on appelle un miracle. »

Le tsar Saltan s'émerveille du prodige,
Tandis que le moustique, lui, se fâche, se fâche —
Et le moustique pique justement
La tante droit dans l'œil droit.
La cuisinière pâlit,
S'évanouit et devient borgne.
Serviteurs, commère et sœur
Attrapent le moustique en criant :
« Maudite mouche que tu es !
Nous allons te... ! » Mais lui, par la fenêtre,
Paisiblement vers son domaine
Par-dessus la mer s'envole.

De nouveau le prince marche au bord de la mer,
Sans quitter des yeux la mer azurée ;
Il regarde — sur les eaux courantes
Un cygne blanc navigue.
« Bonjour, mon beau prince !
Pourquoi es-tu silencieux comme un jour d'orage ?
De quoi t'affliges-tu ? »
Lui dit-elle.

Le prince Gvidon lui répond :
« La tristesse-me consume ;
J'aimerais installer un miracle merveilleux.
Quelque part existe
Un sapin dans la forêt, sous le sapin un écureuil ;
C'est vraiment un prodige, non une bagatelle —
L'écureuil chante des chansons,
Et ronge sans cesse des noisettes,
Mais ces noisettes ne sont pas ordinaires,
Leurs coquilles sont toutes d'or pur,
Les amandes — émeraude limpide ;
Mais peut-être les gens mentent-ils. »

Le cygne répond au prince :
« Le monde dit la vérité sur l'écureuil ;
Je connais ce miracle ;
Assez, prince, mon âme,
Ne t'afflige pas ; je suis heureuse
De te rendre service par amitié. »

L'âme réconfortée,
Le prince rentre chez lui ;
À peine a-t-il franchi la vaste cour —
Que voit-il ? Sous un haut sapin,
Devant tous, un écureuil
Ronge une noix d'or,
En extrait une petite émeraude,
Ramasse la coquille,
Forme des tas égaux
Et chante en sifflotant
Devant tout le peuple assemblé :
« Dans le jardin, dans le potager. »

Le prince Gvidon fut stupéfait.
« Eh bien, merci, — dit-il, —
Ah, quel cygne — que Dieu lui accorde,
Comme à moi, la même joie. »

Plus tard, pour l'écureuil, le prince
Fit bâtir une maison de cristal,
Y plaça une garde
Et chargea en outre un scribe
De tenir un compte strict des noisettes.
Profit pour le prince, honneur pour l'écureuil.

Le vent souffle sur la mer
Et pousse le petit navire ;
Il file dans les vagues
Sous ses voiles déployées
Passant devant l'île escarpée,
Devant la grande cité :
Les canons du quai tonnent,
Ordonnant au navire d'accoster.

Les hôtes accostent à la barrière ;
Le prince Gvidon les invite,
Les nourrit et les abreuve
Et leur demande de répondre :
« Quel commerce faites-vous, ô hôtes,
Et où naviguez-vous à présent ? »

Les marins répondent :
« Nous avons fait le tour du monde,
Nous trafiquions de chevaux,
Tous étalons du Don,
Mais maintenant notre terme est échu —
Et un long chemin nous attend :
Passant par l'île Bouïane,
Vers le royaume du glorieux Saltan... »

Alors le prince leur dit :
« Bon voyage, messieurs,
Par la mer Océane
Vers le glorieux tsar Saltan ;
Dites-lui donc que le prince Gvidon
Vous charge de transmettre au tsar son salut. »

Les hôtes saluèrent le prince,
Sortirent et reprirent leur route.

Le prince va vers la mer — et le cygne y est déjà,
Qui se promène sur les flots.
Le prince prie : son âme, dit-il, le réclame,
Elle l'attire et l'emporte...
Voilà qu'elle l'asperge de nouveau
Tout entier en un instant :
Le prince se transforme en mouche,
S'envole et se pose
Entre la mer et le ciel
Sur le navire — et se faufile dans une fente.

Le vent joyeusement murmure,
Le vaisseau joyeusement file
Passant devant l'île Bouïane,
Vers le royaume du glorieux Saltan —
Et le pays tant désiré
Se voit déjà de loin ;
Voilà que les hôtes débarquent ;
Le tsar Saltan les invite,
Et derrière eux, vers le palais,
Notre hardi compagnon s'envole.

Il voit : tout rayonnant d'or,
Le tsar Saltan siège dans la salle,
Sur le trône et dans sa couronne,
Le visage marqué d'une pensée triste.
Et la tisserande avec Babarikha,
Ainsi que la cuisinière borgne,
Sont assises autour du tsar,
Le regardant comme de méchantes grenouilles.

Le tsar Saltan fait asseoir les hôtes
À sa table et les interroge :
« Ô vous, hôtes-messieurs,
Avez-vous longtemps voyagé ? Où donc ?
Bien ou mal par-delà la mer,
Et quelle merveille existe-t-il dans le monde ? »

Les marins répondent :
« Nous avons fait le tour du monde ;
La vie par-delà la mer n'est pas mauvaise ;
Quant au monde, voici quel miracle :
Une île gît sur la mer,
Une ville se dresse sur l'île
Avec des églises aux dômes d'or,
Des tours et des jardins ;
Un sapin pousse devant le palais,
Et sous lui une maison de cristal ;
Là vit un écureuil apprivoisé,
Quelle inventeuse !
L'écureuil chante des chansons,
Et ronge sans cesse des noisettes,
Mais ces noisettes ne sont pas ordinaires,
Leurs coquilles sont toutes d'or pur,
Les amandes — émeraude limpide ;
Des serviteurs gardent l'écureuil,
La servent de diverses façons —
Et un scribe officiel est chargé
De tenir un compte strict des noisettes ;
L'armée lui rend les honneurs ;
Des coquilles on frappe la monnaie,
Qu'on met en circulation dans le monde ;
Les jeunes filles versent les émeraudes

Dans les réserves, et sous terre ;
Tous dans cette île sont riches,
Point de cabanes, partout des palais ;
Et y règne le prince Gvidon ;
Il t'envoie son salut. »

Le tsar Saltan s'émerveille du miracle.
« Si seulement je reste en vie,
Je visiterai l'île merveilleuse,
Je séjournerai chez Gvidon. »

Mais la tisserande avec la cuisinière,
Avec la commère femme Babarikha,
Ne veulent pas le laisser
Visiter l'île merveilleuse.

Souriant en douce,
La tisserande dit au tsar :
« Qu'y a-t-il là de si merveilleux ? Eh bien, voilà !
Un écureuil ronge des cailloux,
Lance de l'or et entasse
Des émeraudes à pleines mains ;
Tu ne nous étonneras pas avec cela,
Que tu dises vrai ou non.
Il existe dans le monde un autre prodige :
La mer se gonfle avec furie,
Bouillonne, pousse un hurlement,
Se rue sur le rivage désert,
Se répand dans sa course bruyante,
Et se retrouvent sur la grève,
Dans leurs écailles, ardents comme le feu,
Trente-trois preux,
Tous beaux et vaillants,
Jeunes géants,
Tous pareils, comme triés sur le volet,
Avec eux l'oncle Tchernomor.
Voilà un prodige, oui, un vrai prodige,
On peut le dire avec justice ! »

Les hôtes sensés se taisent,
Ne veulent pas discuter avec elle.

Le tsar Saltan s'émerveille du prodige,
Tandis que Gvidon, lui, se fâche, se fâche...
Il bourdonne et aussitôt
Se pose sur l'œil gauche de la tante,
Et la tisserande pâlit :
« Aïe ! » et devint borgne sur-le-champ ;
Tous crient : « Attrapez-la, attrapez-la,
Écrasez-la, écrasez-la...
Attends un peu ! Patiente... »
Mais le prince, par la fenêtre,
Paisiblement vers son domaine
Par-dessus la mer revient en volant.

Le prince marche au bord de la mer azurée,
Sans quitter des yeux la mer azurée ;
Il regarde — sur les eaux courantes
Un cygne blanc navigue.
« Bonjour, mon beau prince !
Pourquoi es-tu silencieux comme un jour d'orage ?
De quoi t'affliges-tu ? »
Lui dit-elle.

Le prince Gvidon lui répond :
« La tristesse me consume —
Je voudrais transporter
Un prodige merveilleux dans mon domaine. »
« Et quel est donc ce prodige ? »
— « Quelque part la mer se gonfle avec furie,
L'Océan pousse un hurlement,
Se rue sur le rivage désert,
Se répand dans sa course bruyante,
Et se retrouvent sur la grève,
Dans leurs écailles, ardents comme le feu,
Trente-trois preux,
Tous beaux et jeunes,
Géants vaillants,
Tous pareils, comme triés sur le volet,
Avec eux l'oncle Tchernomor. »

Le cygne répond au prince :
« Est-ce donc cela qui te trouble, prince ?

Ne t'afflige pas, mon âme,
Je connais ce miracle.
Ces chevaliers marins
Sont tous mes frères de sang.
Ne t'inquiète donc pas, va,
Attends tes frères en invités. »

Le prince part, oubliant son chagrin,
Monte sur la tour, et vers la mer
Se met à regarder ; soudain la mer
S'agite tout autour,
Se répand dans sa course bruyante
Et laisse sur la grève
Trente-trois preux ;
Dans leurs écailles, ardents comme le feu,
Les chevaliers marchent par rangs,
Et, brillant de cheveux blancs,
L'oncle marche en tête
Et les conduit vers la cité.

Du haut de la tour le prince Gvidon dévale,
Accueille les précieux hôtes ;
Le peuple court en hâte ;
L'oncle dit au prince :
« Le cygne nous a envoyés vers toi
Et nous a ordonné par commandement
De garder ta glorieuse ville
Et de faire la ronde.
Désormais, chaque jour,
Nous sortirons nécessairement ensemble
Des eaux marines
Au pied de tes hautes murailles,
Ainsi nous nous reverrons bientôt,
Mais il est temps pour nous de retourner à la mer ;
L'air de la terre nous est pesant. »

Tous ensuite rentrèrent chez eux.

Le vent souffle sur la mer
Et pousse le petit navire ;
Il file dans les vagues

Sous ses voiles déployées
Passant devant l'île escarpée,
Devant la grande cité ;
Les canons du quai tonnent,
Ordonnant au navire d'accoster.

Les hôtes accostent à la barrière.
Le prince Gvidon les invite,
Les nourrit et les abreuve
Et leur demande de répondre :
« Quel commerce faites-vous, ô hôtes ?
Et où naviguez-vous à présent ? »

Les marins répondent :
« Nous avons fait le tour du monde ;
Nous trafiquions d'acier damassé,
D'argent pur et d'or,
Et maintenant notre terme est échu ;
Mais un long chemin nous attend,
Passant par l'île Bouïane,
Vers le royaume du glorieux Saltan. »

Alors le prince leur dit :
« Bon voyage, messieurs,
Par la mer Océane
Vers le glorieux tsar Saltan.
Dites-lui donc que le prince Gvidon
Vous charge de transmettre au tsar son salut. »

Les hôtes saluèrent le prince,
Sortirent et reprirent leur route.

Le prince va vers la mer, et le cygne y est déjà,
Qui se promène sur les flots.
Le prince de nouveau : son âme, dit-il, le réclame...
Elle l'attire et l'emporte...
Et de nouveau elle l'asperge
Tout entier en un instant.
Alors il rapetissa fort,
Le prince se transforma en bourdon,
S'envola et se mit à bourdonner ;

Il rattrapa le navire en mer,
Doucement se posa
Sur la poupe — et se faufila dans une fente.

Le vent joyeusement murmure,
Le vaisseau joyeusement file
Passant devant l'île Bouïane,
Vers le royaume du glorieux Saltan,
Et le pays tant désiré
Se voit déjà de loin.
Voilà que les hôtes débarquent.
Le tsar Saltan les invite,
Et

derrière eux vers le palais.

Notre vaillant s'envola.

Il voit, tout rayonnant d'or,
Le tsar Saltan assis dans la salle
Sur son trône et dans sa couronne,
Le visage marqué d'une pensée triste.
Et la tisserande avec la cuisinière,
Avec leur commère la vieille Babarikha,
Sont assises autour du tsar —
Toutes les trois regardent à quatre yeux.
Le tsar Saltan fait asseoir les hôtes
À sa table et les interroge :
« Oh vous, hôtes-seigneurs,
Avez-vous voyagé longtemps ? Où donc ?
Est-ce bien ou mal par-delà la mer ?
Et quelle merveille existe-t-il au monde ? »
Les navigateurs répondent :

« Nous avons fait le tour du monde entier ;
La vie par-delà la mer n'est pas mauvaise ;
Mais voici quelle merveille existe au monde :
Une île gît sur la mer,
Une ville se dresse sur l'île,
Chaque jour s'y produit un prodige :
La mer se gonfle avec fureur,
Elle bout, pousse un hurlement,
Se précipite sur le rivage désert,
Se répand dans une course rapide —
Et restent sur la rive
Trente-trois bogatyr,
Brillant dans leurs écailles d'or,
Tous jeunes et beaux,
Géants vaillants,
Tous pareils, parfaitement assortis ;
Le vieux gouverneur Tchernomor
Sort de la mer avec eux
Et les conduit deux par deux,
Pour garder cette île
Et accomplir la ronde —
Et il n'existe garde plus sûre,
Ni plus brave, ni plus zélée.
Et là réside le prince Gvidon ;
Il t'envoie son salut. »
Le tsar Saltan s'émerveille du prodige.

« Si seulement je reste en vie,
Je visiterai l'île merveilleuse
Et serai l'hôte du prince. »

La cuisinière et la tisserande
Ne soufflent mot — mais Babarikha,
Ayant souri, dit :

« Qui donc nous étonnera ainsi ?
Des gens sortent de la mer
Et vont faire la ronde !
Disent-ils vrai ou mentent-ils,
Je ne vois là aucun prodige.
Existe-t-il de tels prodiges au monde ?
Voici ce que rapporte une rumeur véridique :
Par-delà la mer vit une tsarevna
Dont on ne peut détacher les yeux :
Le jour, elle éclipse la lumière divine,
La nuit, elle illumine la terre,
La lune brille sous sa tresse,
Et une étoile flamboie sur son front.
Elle-même est majestueuse,
Elle apparaît tel un paon ;
Et quand elle parle,
C'est comme un ruisseau qui murmure.
On peut le dire avec justice,
Cela, c'est un prodige, vraiment un prodige. »

Les hôtes sensés se taisent :

Ils ne veulent point quereller une femme.
Le tsar Saltan s'émerveille du prodige —
Quant au tsarévitch, bien qu'il soit irrité,
Il épargne les yeux
De sa vieille grand-mère :
Il bourdonne autour d'elle, tourne —
Et se pose droit sur son nez,
Le bogatyr a piqué le nez :
Sur le nez une cloque a surgi.
Et voilà de nouveau l'alarme :
« Au secours, pour l'amour de Dieu !
Au guet ! attrapez-le, attrapez-le,
Écrasez-le, écrasez-le...
Attends un peu ! patiente encore... »
Mais le bourdon file par la fenêtre,
Et tranquillement vers son domaine
Par-delà la mer il s'envola.
Le prince marche près de la mer bleue,
Sans quitter des yeux la mer bleue ;
Regarde — sur les eaux courantes
Un cygne blanc navigue.
« Salut, ô mon beau prince !
Pourquoi es-tu silencieux comme un jour maussade ?
De quoi t'affliges-tu ? » —
Lui dit-elle.
Le prince Gvidon lui répond :

« La tristesse et l'angoisse me dévorent :
Les gens se marient ; je regarde,
Moi seul je vais sans épouse. »
— « Et qui donc as-tu en vue ? » — « Eh bien, au monde,
Dit-on, il existe une tsarevna
Dont on ne peut détacher les yeux.
Le jour, elle éclipse la lumière divine,
La nuit, elle illumine la terre —
La lune brille sous sa tresse,
Et une étoile flamboie sur son front.
Elle-même est majestueuse,
Elle avance tel un paon ;
Sa douce parole résonne
Comme un ruisseau qui murmure.
Seulement, dis-moi, est-ce vrai ? »
Le prince attend la réponse avec crainte.
Le cygne blanc se tait
Et, après avoir réfléchi, dit :
« Oui, une telle jeune fille existe.
Mais une épouse n'est pas un gant :
On ne la secoue pas d'une main blanche,
On ne la glisse pas à sa ceinture.
Je te servirai d'un conseil —
Écoute : sur tout cela
Réfléchis bien,
Pour ne point t'en repentir ensuite. »

Le prince devant elle jura
Qu'il était temps pour lui de se marier,
Que sur tout cela
Il avait mûrement réfléchi ;
Qu'avec une âme passionnée
Il était prêt, pour la belle tsarevna,
À partir d'ici à pied
Même jusqu'à trois fois neuf terres.
Alors le cygne, poussant un profond soupir,
Dit : « Pourquoi aller loin ?
Sache que ton destin est proche,
Car cette tsarevna, c'est moi. »
Alors elle, battant des ailes,
S'envola au-dessus des vagues
Et du haut des cieux
Descendit sur la rive dans les buissons,
Tressaillit, s'ébroua
Et se transforma en tsarevna :
La lune brille sous sa tresse,
Et une étoile flamboie sur son front ;
Elle-même est majestueuse,
Elle avance tel un paon ;
Et quand elle parle,
C'est comme un ruisseau qui murmure.
Le prince étreint la tsarevna,
La presse contre sa poitrine blanche

Et la conduit au plus vite
Vers sa chère mère.
Le prince tombe à ses genoux, suppliant :
« Souveraine mère !
J'ai choisi pour moi une épouse,
Une fille obéissante pour toi,
Nous demandons tous deux ta permission,
Ta bénédiction :
Bénis tes enfants
Pour vivre en accord et en amour. »
Au-dessus de leurs têtes soumises
La mère, tenant une icône miraculeuse,
Verse des larmes et dit :
« Que Dieu vous récompense, mes enfants. »
Le prince ne tarda guère,
Il épousa la tsarevna ;
Ils vécurent et prospérèrent,
Attendant une progéniture.
Le vent joue sur la mer
Et pousse le petit navire ;
Il court dans les vagues
Sous ses voiles gonflées
Passant devant l'île escarpée,
Passant devant la grande ville ;
Les canons tirent depuis le quai,
Ordonnant au navire d'accoster.

Les hôtes accostent à la barrière.
Le prince Gvidon les invite en hôtes,
Il les nourrit et les abreuve
Et ordonne qu'on lui rende compte :
« Quel commerce faites-vous, hôtes,
Et où naviguez-vous maintenant ? »
Les navigateurs répondent :
« Nous avons fait le tour du monde entier,
Nous avons trafiqué non sans profit
De marchandises non indiquées ;
Mais notre route est longue :
Retourner chez nous vers l'orient,
Passant devant l'île Bouïane,
Vers le royaume du glorieux Saltan. »
Alors le prince leur dit :
« Bon voyage à vous, seigneurs,
Par la mer Océane
Vers le glorieux tsar Saltan ;
Rappelez-lui cependant,
À votre souverain :
Il avait promis de venir nous visiter,
Et jusqu'à présent il ne s'est point mis en route —
Je lui envoie mon salut. »
Les hôtes repartent, tandis que le prince Gvidon
Cette fois resta à la maison
Et ne se sépara point de son épouse.

Le vent bruit joyeusement,
Le navire court joyeusement
Passant devant l'île Bouïane
Vers le royaume du glorieux Saltan,
Et le pays familier
Déjà se distingue au loin.
Voilà que les hôtes débarquèrent.
Le tsar Saltan les invite en hôtes.
Les hôtes voient : dans le palais
Le tsar est assis dans sa couronne,
Et la tisserande avec la cuisinière,
Avec leur commère la vieille Babarikha,
Sont assises autour du tsar,
Toutes les trois regardent à quatre yeux.
Le tsar Saltan fait asseoir les hôtes
À sa table et les interroge :
« Oh vous, hôtes-seigneurs,
Avez-vous voyagé longtemps ? Où donc ?
Est-ce bien ou mal par-delà la mer ?
Et quelle merveille existe-t-il au monde ? »
Les navigateurs répondent :
« Nous avons fait le tour du monde entier ;
La vie par-delà la mer n'est pas mauvaise,
Mais voici quelle merveille existe au monde :
Une île gît sur la mer,
Une ville se dresse sur l'île,

Avec des églises aux dômes d'or,
Avec des tours et des jardins ;
Un sapin pousse devant le palais,
Et dessous se trouve une maison de cristal ;
Un écureuil y vit, apprivoisé,
Quelle merveilleuse créature !
L'écureuil chante des chansons
Et grignote sans cesse des noisettes ;
Mais ces noisettes ne sont point ordinaires,
Leurs coquilles sont d'or,
Leurs amandes — pur émeraude ;
On chérit, on garde l'écureuil.
Là existe encore un autre prodige :
La mer se gonfle avec fureur,
Elle bout, pousse un hurlement,
Se précipite sur le rivage désert,
Se répand dans une course rapide,
Et apparaissent sur la rive,
Dans des écailles brûlant comme le feu,
Trente-trois bogatyrs,
Tous beaux et vaillants,
Géants jeunes,
Tous pareils, parfaitement assortis —
Avec eux le gouverneur Tchernomor.
Et il n'existe garde plus sûre,
Ni plus brave, ni plus zélée.

Et le prince a une épouse
Dont on ne peut détacher les yeux :
Le jour, elle éclipse la lumière divine,
La nuit, elle illumine la terre ;
La lune brille sous sa tresse,
Et une étoile flamboie sur son front.
Le prince Gvidon gouverne cette ville,
Chacun le loue avec zèle ;
Il t'envoie son salut,
Mais il te fait aussi reproche :
Tu avais promis de venir nous visiter,
Et jusqu'à présent tu ne t'es point mis en route. »
Alors le tsar n'y tint plus,
Il ordonna d'équiper une flotte.
Mais la tisserande avec la cuisinière,
Avec leur commère la vieille Babarikha,
Ne veulent point laisser le tsar
Aller visiter l'île merveilleuse.
Cependant Saltan ne les écoute point
Et aussitôt les fait taire :
« Suis-je donc un tsar ou un enfant ? —
Dit-il sans plaisanter : —
Je pars dès aujourd'hui ! » Alors il frappa du pied,
Sortit et claqua la porte.
Sous la fenêtre Gvidon est assis,
Regardant la mer en silence :

Elle ne bruit point, ne fouette point,
À peine, tout juste frémit-elle,
Et dans le lointain azuré
Apparurent des navires :
Sur les plaines de l'Océane
Vogue la flotte du tsar Saltan.
Alors le prince Gvidon bondit,
Poussa un cri retentissant :
« Ma chère mère !
Toi, jeune princesse !
Regardez donc là-bas :
Mon père arrive ici. »
La flotte approche déjà de l'île.
Le prince Gvidon braque sa lunette :
Le tsar se tient sur le pont
Et les observe à travers sa lunette ;
Avec lui la tisserande et la cuisinière,
Avec leur commère la vieille Babarikha ;
Elles s'étonnent
De ce pays inconnu.
Soudain les canons firent feu ;
Dans les clochers les cloches sonnèrent ;
Gvidon lui-même marche vers la mer ;
Là il rencontre le tsar
Avec la cuisinière et la tisserande,
Avec leur commère la vieille Babarikha ;

Il mena le tsar vers la ville,
Sans dire un mot.
Maintenant tous entrent dans les salles :
Aux portes brillent les armures,
Et se tiennent devant les yeux du tsar
Trente-trois bogatyr,
Tous jeunes et beaux,
Géants vaillants,
Tous pareils, parfaitement assortis,
Avec eux le gouverneur Tchernomor.
Le tsar entra dans la vaste cour :
Là, sous un haut sapin,
Un écureuil chante une chanson,
Grignote une noix d'or,
En retire une petite émeraude
Et la dépose dans un petit sac ;
Et la grande cour est parsemée
De coquilles dorées.
Les hôtes avancent plus loin — hâtivement
Ils regardent — et quoi donc ? la princesse — un prodige :
Sous sa tresse la lune brille,
Et sur son front
L'étoile brille ;
Et elle-même, si majestueuse,
S'avance comme une paonne,
Et conduit sa belle-mère.

Le tsar regarde — et la reconnaît...
Son cœur s'est mis à battre follement !
« Que vois-je ? qu'est-ce donc ?
Comment ! » — et le souffle lui manqua...
Le tsar fut inondé de larmes,
Il étreint la tsarine,
Et son fils, et la jeune femme,
Et tous s'assoient à table ;
Et un joyeux festin commença.
Quant à la fileuse avec la cuisinière,
Avec leur commère, la vieille Babarikha,
Elles se dispersèrent dans les coins ;
On eut bien du mal à les y trouver.
Alors elles avouèrent tout,
Se repentirent, éclatèrent en sanglots ;
Le tsar, pour une telle joie,
Renvoya chez elles les trois femmes.
Le jour passa — le tsar Saltan
Fut couché, à demi ivre.
J'y étais ; j'ai bu de l'hydromel, de la bière —
Et n'ai mouillé que ma moustache.